

## Irène Tu Ton

### Sur le choix de l'hainamoration \*

L'extrait de texte dont s'inspire mon propos d'aujourd'hui figure dans la leçon du 26 juin 1973, la dernière du séminaire *Encore*.

En introduction de cette leçon, Lacan souligne que s'il a « quelque peu parlé de l'amour <sup>1</sup> » dans ce séminaire, « le point pivot » concerne pourtant « le savoir dont l'exercice représente une jouissance ». Et de fait, dans cette dernière partie, poursuivant sa réflexion sur l'amour, il met l'accent sur le savoir. Pas n'importe lequel, néanmoins. Il s'agit du savoir inconscient, comme il l'indique dans le passage que je propose de commenter. Je le cite : « Tout amour se supporte d'un certain rapport entre deux savoirs inconscients. » Puis il ajoute : « Sur le choix de l'amour [...] J'ai parlé en somme de la reconnaissance, à des signes toujours ponctués énigmatiquement, de la façon dont l'être est affecté en tant que sujet du savoir inconscient <sup>2</sup>. »

À la lecture de ces deux énoncés, je me suis demandé comment deux savoirs inconscients pouvaient faire rapport et déterminer le choix du partenaire amoureux. Cette question fera l'objet de ma contribution d'aujourd'hui.

Comment concevoir que deux savoirs inconscients puissent faire rapport, alors même que quelques lignes après, Lacan affirme qu'il n'y a pas de rapport sexuel ? En outre, de ce rapport particulier, l'amour se supporterait. Ce rapport est-il d'intersubjectivité ?

À l'époque de Freud, Jung avait ouvert le débat avec son concept d'inconscient collectif, selon lequel un savoir absolu, inné serait partagé par tous les hommes – sorte de mémoire universelle qu'il distingue de l'inconscient personnel, issu du vécu personnel, de ce qui est acquis mais refoulé.

Lacan réfute cette hypothèse. « Une langue est vivante », dit-il dans le séminaire *Le Sinthome*, « pour autant que chacun la crée à tout instant, donne un sens, un petit coup de pouce à la langue qu'il parle. C'est en

cela qu'il n'y a pas d'inconscient collectif. Il n'y a que des inconscients particuliers <sup>3</sup> ». Il me semble que dans cette référence à l'inconscient en tant que langue parlée et donc vivante que chacun crée, nous pouvons peut-être saisir quelque chose de ce qui, dans l'inconscient, fait savoir et rapport à l'autre.

En effet, si l'on se réfère à la situation de la cure analytique, on a l'idée que cette créativité est particulièrement sollicitée, voire mise à l'épreuve par le biais du transfert, c'est-à-dire du sujet supposé savoir. C'est dans cette adresse à l'Autre supposé savoir que peut se créer un savoir propre à l'analysant.

« Celui à qui je suppose le savoir, je l'aime <sup>4</sup> », nous dit Lacan. Autrement dit, le transfert ne se distingue pas de l'amour en général et de la formule du sujet supposé savoir. Dans ce dispositif, l'analysant est celui qui attend une réponse, réponse de sens à ses symptômes, et espère, croit pouvoir la trouver. (N'est-ce pas en cela, en quelque sorte, que consiste tout amour ?) Côté analyste, ce qui définit foncièrement sa position, c'est qu'il ne sait pas, mais offre à l'analysant, par le biais de l'association libre, la possibilité d'une production de sens, là où les symptômes font énigme.

Je pense que l'on peut situer la créativité de la langue parlée, évoquée par Lacan, dans cette production de sens propre à chacun. Aucun inconscient universel, donc, contrairement à l'idée de Jung, il n'y a d'inconscient que singulier.

Or, si cette singularité s'inscrit dans un rapport à l'Autre, comme nous venons de le voir, l'Autre qui consiste en tant qu'on lui suppose un savoir, elle n'en reste pas moins marque d'une jouissance du sujet, jouissance qui, selon la thèse de Lacan, isole, ne fait pas lien. Est-ce ainsi que l'on peut comprendre le propos de Lacan cité dans mon introduction : « le savoir dont l'exercice représente une jouissance » ?

Si « la jouissance, [...], n'est pas le signe de l'amour <sup>5</sup> », l'analysant en saisit, néanmoins, son trait de singularité par l'expérience de l'amour de transfert. L'amour n'exclut donc pas la jouissance. Et l'on peut penser ici à son versant narcissique, thèse bien connue depuis Freud et reprise par Lacan. Celui-ci cependant la nuance, il me semble, dans le séminaire *Encore* et notamment dans le passage qui nous intéresse (« tout amour se supporte d'un certain rapport entre deux savoirs inconscients <sup>6</sup> »).

Selon Lacan, l'amour peut faire rapport entre deux savoirs inconscients singuliers, c'est-à-dire marqués d'une jouissance qui isole. Cette affirmation peut paraître paradoxale. Moins toutefois si l'on se réfère à la suite de la leçon, où il est question du choix de l'amour. Je reprends : « [...] j'ai parlé

en somme de la reconnaissance à des signes toujours ponctués énigmatiquement de la façon dont l'être est affecté en tant que sujet du savoir inconscient <sup>7</sup> ».

Comment comprendre que, dans l'amour, ce que l'on reconnaît chez l'autre soit énigmatique ?

Le terme de reconnaissance renvoie communément à ce qui est déjà connu. Il peut cependant prendre le sens d'acceptation. Telle chose est reconnue, admise, acceptée, voire avouée, ce qui, dans ce dernier cas, évoquerait la dimension de la faute. La faute est toujours faute de jouissance, selon Lacan, jouant sur l'équivoque d'une jouissance manquante ou inadéquate.

S'il n'y a pas de rapport sexuel, autrement dit, si chaque jouissance est singulière et isole, ne peut-on envisager, malgré tout, une reconnaissance de cette singularité dans l'amour ? Mais alors, en quoi serait-elle le signe d'une énigme ? Celle-ci concerne, selon Lacan, « l'être affecté en tant que sujet du savoir inconscient <sup>8</sup> ».

Nous avons vu précédemment comment, dans le dispositif de la cure, l'élaboration de ce savoir inconscient amenait l'analysant à une production de sens, là où les symptômes font énigme. La visée de l'analyse n'est pourtant pas d'en révéler le sens, mais plutôt la *joui-sens* prise dans les dits du sujet (« nous ne pouvons traiter de l'inconscient qu'à partir du dit de l'analysant, ça c'est un dire <sup>9</sup> ») et, au-delà, le hors-sens, c'est-à-dire le réel qu'elle recouvre.

Au début de la dernière leçon du séminaire *Encore*, Lacan le dit : « Le savoir c'est une énigme. Cette énigme nous est présentifiée par l'inconscient tel qu'il s'est révélé par le discours analytique. Elle s'énonce ainsi – pour l'être parlant, le savoir est ce qui s'articule <sup>10</sup>. »

Peut-on alors faire l'hypothèse que la reconnaissance des signes énigmatiques qui président au choix de l'amour est acceptation de cette part d'énigme, de réel, chez le partenaire, c'est-à-dire de ce qui fait sa singularité et, par là même, son altérité ?

On n'en connaît pas la cause, le choix demeure énigmatique, mais, dans l'après-coup, l'on constate ce choix. Pourtant, accepter l'altérité ne va pas de soi et je pense même, à cet égard, qu'il y a peu d'indulgence. Au mieux, on la constate.

Cela m'amène à aborder un point qui me paraît crucial concernant l'amour. Il s'agit de la haine. Il a déjà été développé au cours de nos soirées, notamment par Éliane Pamart et évoqué par Laurence Mazza-Poutet. L'altérité radicale amène à la haine. Nous le constatons dans la paranoïa.

Nous pouvons, d'une certaine façon, faire l'expérience de l'altérité en fin d'analyse. En effet, apercevoir ce qui échappe de soi, cette inquiétante étrangeté (*Unheimlich*) dont parle Freud, surprend et fait énigme, voire horreur. Ce qui était attribué à l'Autre supposé savoir fait retour sur le sujet et peut prendre cette forme d'une horreur de savoir face à l'énigme de sa propre altérité.

Dé-supposer, c'est aussi se délester. On pourrait apprécier de s'en trouver allégé. Pourtant, Lacan illustre la dé-supposition de savoir à partir d'un ouvrage très critique <sup>11</sup> à l'endroit d'un texte des *Écrits*, « L'instance de la lettre ». Il déclare concernant les auteurs : « Si j'ai dit qu'ils me haïssent, c'est qu'il me dé-supposent le savoir <sup>12</sup>. » Selon Lacan, la haine peut se loger à cette place où l'Autre est dé-supposé du savoir.

En fin d'analyse, dé-supposer le savoir à l'Autre, c'est, en quelque sorte, le laisser tomber, avec pour corrélat possible l'angoisse d'être laissé tomber. Il ne me semble pourtant pas que cela mène forcément à la haine. En revanche, l'expérience analytique permet de prendre la mesure de la haine qui nous anime.

À cet égard, je me suis demandé si la dé-supposition de savoir de l'Autre qui suscite la haine ne relevait pas de ce réel qui, selon Lacan, marque la limite entre l'amour et la haine. Est-ce de cela qu'il s'agit quand Lacan déclare : « L'amour est *haina-moration* <sup>13</sup> » ? Puis quand il poursuit : « Pourquoi l'amour n'est pas *velle bonum alicui*, comme l'énonce saint Augustin [...], c'est-à-dire s'il veut dire le bien-être ? Non pas, certes, qu'à l'occasion l'amour ne se préoccupe pas un petit peu, le minimum du bien-être de l'autre, mais il est clair qu'il ne le fait que jusqu'à une certaine limite [...] c'est le Réel dont il s'agit [...]. À partir de cette limite, l'amour s'obstine, tout le contraire du bien-être de l'autre. C'est bien pourquoi j'ai appelé ça l'*hainamoration* [...]. »

L'hainamoration, il en est question dans le séminaire *Encore* : « [...] il n'y a pas d'amour sans haine <sup>14</sup> ». La haine est donc corrélatrice de l'amour. En outre, c'est ainsi que Lacan conclut ce séminaire, par une anecdote, pas anodine du tout, sur l'être du rat et la haine. S'il y a « rapport de l'être à l'être <sup>15</sup> », il n'est pas d'harmonie. Il y a *rat-age* du rapport sexuel auquel l'amour tente de suppléer.

Manifestement, cette suppléance est relative, car Lacan ajoute : « La vraie amour débouche sur la haine <sup>16</sup> ». Quel rapport entre la vérité, l'amour et la haine ? Pour Lacan, « une haine, une haine solide ça s'adresse à l'être <sup>17</sup> ». L'amour aussi « vise l'être, à savoir, ce qui dans le langage, se dérobe le plus <sup>18</sup> », et c'est en cela précisément que l'amour rate, car l'être

se dérobe, il n'y a pas d'Autre pour répondre de cet être qui échappe. Est-ce ce ratage que Lacan qualifie de « vraie » amour débouchant sur la haine ?

Je conclus. La notion d'*hainamoration* n'a rien d'ambivalent, selon Lacan. Il la situe au cœur de l'expérience psychanalytique. Il me semble que cette écriture associe ce qui dans l'amour et la haine relève du réel, mais peut-être un réel qui diffère sensiblement de l'un à l'autre.

Nous avons vu précédemment comment l'obstination de l'amour pouvait amener à l'*hainamoration*.

Selon Lacan, « cette notion de limite [...] "entre l'amour et la haine" [...] implique une oscillation, un oui ou non, c'est vouloir le bien de quelqu'un ou vouloir strictement le contraire <sup>19</sup> ».

Chacun, au quotidien, peut faire l'expérience de cette oscillation. Mais en avoir pris la mesure par l'analyse peut amener à renoncer, en partie, à la solitude du symptôme et de son corollaire de jouissance. Je me réfère ici au propos de Lacan relatif à l'acte de fondation de l'École freudienne de Paris : « Ma solitude, c'est justement ce à quoi je renonçais en fondant l'École [...] <sup>20</sup>. » Renoncer partiellement à la solitude du symptôme peut être une manière de savoir y faire avec celui-ci, mais également avec ceux des autres !

*Mots-clés : savoir, inconscient, hainamoration.*

---

\* ↑ Intervention faite à Paris, le 19 juin 2014, dans le cadre du séminaire de l'EPFCL « Jouissance, amour et satisfaction ».

1. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 125.

2. ↑ *Ibid.*, p. 131.

3. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 133.

4. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 64.

5. ↑ *Ibid.*, p. 11.

6. ↑ *Ibid.*, p. 131.

7. ↑ *Ibid.*

8.  *Ibid.*
9.  *Ibid.*, p. 92.
10.  *Ibid.*, p. 125.
11.  J.-L. Nancy et P. Lacoué-Labarthe, *Le Titre de la lettre*, Paris, Galilée, 1975.
12.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 64.
13.  J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 15 avril 1975.
14.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 82.
15.  *Ibid.*, p. 133.
16.  *Ibid.*
17.  *Ibid.*, p. 91.
18.  *Ibid.*, p. 40.
19.  J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 15 avril 1975.
20.  J. Lacan, « Discours à l'EFF », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 263.